

## « Voilà l'histoire de ma vocation... »

Charles de Foucauld a été moine trappiste de 1890 à 1897. Après une première période passée à la Trappe de Notre-Dame des Neiges, en France, il continuera son noviciat au prieuré de Notre-Dame du Sacré-Cœur à Akbès, en Syrie, où il prononcera ses vœux simples le 2 février 1892. Quelques jours après, il écrit à son ami et explorateur Henri Duveyrier (1840-1892), qu'il avait connu quelques années plus tôt. Une occasion pour lui raconter son choix religieux et pour partager avec son ami des étapes importantes de sa vie et de sa vocation.

### *Lettre de Charles de Foucauld à Henri Duveyrier, Trappe de N.D. du S. Cœur par Alexandrette (Syrie), 21 février 1892*

Cher et excellent ami.

Permettez-moi, puisque vous m'écrivez comme ferait un frère, de supprimer le "monsieur" entre nous, afin que l'intimité de cœur déborde jusqu'à l'extérieur. .. Combien je vous remercie, combien je suis touché de votre excellente lettre du 28 décembre ! Vous n'approuvez pas, vous redoutez les vœux de religion et vous me dites à ce sujet tout ce que suggère l'affection la plus tendre : l'affection m'est très douce et me remplit d'émotion et de reconnaissance, la désapprobation ne peut m'étonner ; il y a six ans, j'étais aussi éloigné de la religion catholique que vous pouvez l'être, je n'avais aucune espèce de foi, je n'eusse pas pu alors, si j'avais eu un ami voulant se faire trappiste, lui mieux prouver mon attachement qu'en lui écrivant ce que vous m'écrivez... Loin de moi donc de me choquer en quoi que ce soit de vos objections ! Je n'y vois que votre affection et mon seul sentiment est la reconnaissance et l'émotion de voir combien vous êtes bon ! ...

Pourtant je ne puis vous dire que votre lettre ait modifié ma résolution ; cette vie à laquelle je suis maintenant attaché, il y a 4 ans et demi que je la désire, 2 ans que je suis résolu à l'embrasser, deux ans que je la mène : y eut-il jamais, vous le voyez, décision plus longuement réfléchie et plus sérieusement mise à l'essai ?

Pourquoi ai-je pris ce parti si pénible, si cruel pour moi et pour ceux qui m'aiment ? Loin de moi de l'avoir fait pour chercher égoïstement à vivre dans la paix ! Cette paix je vous en parle parce que, sans la chercher, je l'ai trouvée, mais elle était bien loin d'être mon but.

La cause qui m'a fait quitter tout ce que j'aime dans le monde, c'est-à-dire ce très petit nombre de proches parents et d'amis intimes dont la vue, la compagnie m'étaient une douceur, un bien infinis, et qui sont toujours et de plus en plus présents et chéris dans mon cœur - de ceux-là vous en étiez. Vous le savez - cette cause donc, il ne me paraît pas possible que vous la compreniez, exactement éloigné comme vous l'êtes de la foi catholique, cette cause je ne l'eusse pas comprise, il y a six ans pourtant je vais vous la dire, votre fraternelle affection appelle cet épanchement fraternel et d'une nature bien intime vous le sentez.

Nous catholiques, nous croyons en un Dieu unique, immatériel, dont l'unité renferme trois Personnes, mystère incompréhensible, nous croyons que l'une de ces trois Personnes, sans cesser d'être éternellement unie aux deux autres, s'est unie dans le temps, à un corps et à une âme humaine formée

par Dieu sans la coopération d'un homme et qu'elle a vécu sur la terre, travaillant, enseignant la vérité et les mystères de Dieu, prouvant Ses paroles par des miracles, donnant les règles et l'exemple des vertus. Ce Dieu parfaitement uni à un homme est Jésus-Christ. Que je doive amour et obéissance à Dieu, c'est évident. Sa volonté pour l'homme est qu'il travaille à se perfectionner et à perfectionner les autres : les vertus sont intérieures et on peut, comme vous le dites, les pratiquer même sur un trône, témoin St Louis...

Mais l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ appelle ceux à qui cela est possible, ceux à qui la famille, la société n'imposent pas de charge impérieuse, à mener une vie ressemblant le plus possible à celle que mena Dieu sur la terre... pas d'amour sans désir d'imitation... et cette imitation vous le savez, devient un besoin quand celui qu'on aime est pauvre, malheureux, souffrant, dédaigné... qui oserait dire qu'il aime s'il consent à vivre dans les joies du cœur et le bien-être pendant que l'être aimé souffrirait de l'âme et du corps ?

Or la vie de Jésus-Christ en ce monde fut celle d'un pauvre artisan, vie dédaignée, pauvre, laborieuse. Ses trois dernières années s'écoulèrent dans un apostolat qui lui valut surtout des rebuts, des ingratitude et des persécutions. Enfin il fut mis à mort et quitta cette vie dans des tourments inouis...

Moi aussi, j'ai voulu, avec bien d'autres, tout indigne que je suis, aimer Dieu de tout mon cœur et L'imiter dans la faible mesure que permet ma lâcheté, plaise à Dieu que ce soit de mieux en mieux !

Jésus a été obéissant sur la terre, je suis entré dans un ordre religieux afin d'être obéissant comme Lui. J'ai choisi un Ordre pauvre, dédaigné, travaillant afin de partager la pauvreté, l'abjection, le labeur de Jésus. Enfin puisque la vie de Jésus a été tout sacrifice et toute douleur, j'ai voulu sacrifier avec Lui et pour Lui tout ce qui faisait le bonheur de la mienne, la présence de ceux que j'aime. Vous le voyez, c'est le sacrifice que j'ai été cherché si loin, non par une impulsion propre, mais par une vocation qui est commune à des milliers d'âmes...

Voilà l'histoire de ma vocation. Selon votre désir je n'ai pas combattu vos sentiments et je vous ai ouvert mon âme... Je vous le répète, il me paraît difficile que vous compreniez, plus difficile que vous admettiez ce que je viens de vous exprimer : il y a six ans j'eusse traité cela d'imaginations, de rêves, et j'eusse regardé celui qui aurait écrit la page précédente, passez-moi le mot, comme un peu fou sinon beaucoup... Comment ai-je tant changé ?

Vous me reprochez très amicalement de peu connaître ma vie passée : elle est simple, la voici en quelques mots. A l'âge de 5 ans et demi, en 1864, j'ai perdu mon père et ma mère, j'ai été dès lors élevé par mon grand-père maternel et ma grand-mère, ma mère était fille unique. J'ai une sœur qui a été élevée avec moi par ces excellents grands-parents.

Mon grand-père, M. de Morlet, ancien officier de génie, avait pris sa retraite en Alsace où nous restâmes jusqu'à la guerre. Après 70, nous vîmes habiter Nancy. Là j'achevais mes études et fus reçu à St Cyr.

Là aussi j'eus l'immense douleur de perdre mon grand-père dont j'admirais la belle intelligence, dont la tendresse infinie entoura mon enfance et ma jeunesse d'une atmosphère d'amour dont je sens toujours avec émotion la chaleur. Ce me fut une très grande douleur et après 14 ans (3 février 78) elle reste très vive. Ma bonne grand-mère avait, quelques années avant, été si malade qu'elle avait dû entrer dans une maison de santé où elle est morte doucement.

A la mort de mon grand-père, ma sœur fut recueillie par ma tante, Mme Moitessier, sœur de mon père qui habite Paris. Ce foyer fut depuis lors notre foyer et les bontés qu'on y eut pour nous sont infinies. Vous le voyez, dans mon passé, je ne trouve que bonté pour moi et reconnaissance à avoir. Je profitai peu alors du bienfait de la vie de famille chez ma tante. De St Cyr, j'allai à Saumur, puis dans un régiment de Hussards, puis aux chasseurs d'Afrique. En un an, je fis les garnisons de Bône, Sétif, Mascara et des

expéditions dans le Sud-Oranais. En 1881-82, je passai sept à huit mois sous la tente dans le Sahara oranais, cela me donna un goût très vif des voyages pour lesquels j'avais toujours senti de l'attrait. Je donnai ma démission en 1882 pour satisfaire librement ce désir d'aventure. Je me préparai pendant un an et demi à Alger à mon voyage au Maroc. Je le fis, je passai encore un an et demi en Algérie à l'écrire. Au commencement de 1886, je vins me fixer à Paris pour publier la relation de mon voyage et avec la pensée d'en préparer un autre.

J'avais été élevé chrétiennement mais dès l'âge de 15 ou 16 ans, toute foi avait disparu en moi. Les lectures dont j'étais avide avaient fait cette oeuvre. Je ne me rangeai à aucune doctrine philosophique n'en trouvant aucune assez solidement fondée. Je restai dans le doute complet, éloigné surtout de la foi catholique dont plusieurs dogmes à mon sens, choquaient profondément la raison... au même âge ma vie devint dissipée, elle le resta longtemps sans empêcher un penchant très vif pour l'étude. Au régiment je fus très dissipé, j'étais loin des miens, je vis à peine ma famille de 1878 à 1886 et le peu qu'ils surent de ma vie, surtout dans la première période de ce temps, ne put leur faire que de la peine.

J'en étais là lorsque je revins à Paris en 1886, ma sœur n'y était plus, elle était mariée et habitait la Bourgogne. Mais je trouvai chez ma tante le même accueil que si je n'avais jamais quitté le foyer et jamais donné de souci à ceux qui m'aiment. Dans cet intérieur qui devint aussitôt le mien, bien que j'habitasse une autre maison, je trouvai l'exemple de toutes les vertus joint à la vue de hautes intelligences et de convictions religieuses profondes.

Je m'épris d'abord de la vertu et dirigeai mes lectures dans ce sens, étudiant volontiers les moralistes de l'antiquité, j'étais fort éloigné de toute religion, et la vertu antique seule m'attirait... Je trouvais moins chauds et moins nourris que je ne l'espérais ces anciens philosophes... par hasard je lus quelques pages d'un livre de Bossuet où je trouvai beaucoup plus que je n'avais fait chez mes moralistes antiques... Je poursuivis la lecture de ce volume et peu à peu j'en vins à me dire que la foi d'un si grand esprit, celle que je voyais chaque jour si près de moi dans de si belles intelligences, dans ma famille même, n'était pas peut-être aussi incompatible avec le bon sens qu'elle m'avait semblé jusqu'alors.

C'était à la fin de 1886. Je sentis alors un besoin profond de recueillement. Je me demandai dans le plus profond de mon âme si vraiment la vérité était peut-être connue aux hommes... Je fis alors cette étrange prière, je demandai à Dieu auquel je ne croyais pas encore, de se faire connaître à moi s'il existait... Il me sembla que le plus sage était, dans le doute qui était né en moi, d'étudier cette foi catholique. Je la connaissais très peu, je m'adressai pour la connaître à un prêtre instruit que je connaissais un peu pour l'avoir vu chez ma tante, ce prêtre est M. l'Abbé Huvelin. Il eut la bonté de répondre à mes questions, la patience de me recevoir autant que je voulus. Je me convainquis de la vérité de la religion catholique. Depuis lors M. Huvelin est devenu pour moi comme un père et j'ai vécu chrétiennement.

Peu de mois après ce grand changement je pensai à entrer au couvent mais M. Huvelin comme ma famille me poussait au mariage... Je laissai le temps passer... Il m'a amené ici et j'en rends grâce à Dieu. Je suis venu ici comme tant d'autres, par le désir du sacrifice, et j'ai, avec le sacrifice très réel, j'ai trouvé une paix d'âme (non pas seulement de conscience) que je ne cherchais pas. Maintenant tous les miens ont pris leur parti de me savoir ici parce qu'ils croient que c'est la vocation de Dieu qui m'a appelé. Prenez votre parti avec eux, cher ami à qui j'écris une lettre si fraternelle. [...]

Me voilà tout ouvert devant vous, voyez dans cette lettre où je n'ai, hélas ! pas eu le temps de parler de vous, de mon regret de vous savoir fatigué par les rhumatismes, voyez-y, bien qu'elle ne parle que de moi la meilleure marque de mon attachement pour vous, de ma reconnaissance de votre affection, de ma volonté de la payer de retour comme un frère.

Je remercie vivement Mademoiselle Rose de son souvenir, j'en suis très touché, le pauvre moine que je suis, son frère en Dieu, priera pour elle, qu'elle prie un peu pour moi.

Je suis à vous de tout cœur, vous le savez et vous le voyez, et je n'hésite pas en vous quittant, sûr que vous le permettez, à vous embrasser fraternellement.

Fr. Marie Albéric